



du 18 au 28 mars 2014

mardi, mercredi, vendredi à 20 h jeudi à 14 h 30 et 20 h samedi à 16 h

durée 1 h 05

texte, mise en scène et interprétation Mani Soleymanlou

co-mise en scène Alice Ronfard lumière Erwann Bernard son Larsen Lupin conception scénique Mani Soleymanlou direction de production Catherine Lafrenière assistanat et régie Olivier Gaudet Savard, Erwann Bernard

création Orange Noyée coproduction La Chapelle (Montréal), Théâtre du Grand Jour (Montréal) représenté par Menno Plukker Theatre Agent, Inc.

Le texte est publié aux éditions L'Instant Même

ÉDITO

Qu'est-ce qu'un bon spectacle? À cette question souvent posée, je réponds qu'il est des spectacles de théâtre comme de la pâtisserie, il faut un zeste de magie. En effet, on a beau connaître parfaitement la recette, y mettre les meilleurs ingrédients requis, la dextérité du cuisinier, le temps de cuisson idéal, le résultat sera probablement bon, voire très bon mais n'atteindra pas toujours les sommets espérés. Seule une petite goutte de miracle rend le tout exquis.

C'est précisément ce miracle que j'ai ressenti en voyant *Un* le spectacle de Mani Souleymanlou à Montréal. Tout est là : un récit autobiographique puissant, un formidable acteur drôle, émouvant, attachant, un texte énergique qui vous transporte de Téhéran à Montréal en passant par Ottawa, beaucoup d'humour, de l'émotion et un savoir-faire indéniable.

Cela aurait pu n'être qu'un excellent spectacle, mais c'est bien plus. Car il y un petit zeste de quelque chose, un rien indéfinissable qui fait de *UN* un spectacle particulièrement savoureux, singulièrement réussi.

Valérie Baran

LE MIGRANT MALGRÉ LUI

«Mais comment peut-on être (ou ne pas être) persan?». Telle est en fait la question que pose et se pose Mani Soleymanlou... Pas si simple en effet lorsque l'on est, certes, né à Téhéran, que l'on a passé son adolescence à Paris, que l'on est devenu un temps citoyen d'Ottawa puis de Toronto, et que l'on est aujourd'hui comédien à Montréal... de se revendiquer d'un pays que l'on a quitté à l'âge de deux ans.

Mani Soleymanlou prend le parti d'en rire et de se jouer des regards, amicaux ou hostiles, tous plus ou moins déformants. De conjurer avec éclats (de rire) les travers et les embuches de l'ici et de l'ailleurs. Et pourtant le pays est bien là, dans le souvenir et les fragrances d'enfance, dans les images entraperçues, dans l'actualité immédiate, et, surtout parfois, dans le miroir tendu, dans l'image... réfléchie.

Avec une belle dose de talent et d'humour, une présence d'acteur exceptionnelle, un accent québécois et une barbe (forcément iranienne!), Mani Soleymanlou, assis entre quarante chaises, détricote les mailles d'un joli patchwork culturel, les «tranches de vie» d'un parcours qui mêle la douleur de l'absence, la culpabilité de la distance, la mosaïque des langues, les origines, la mémoire oublieuse, l'image de soi, le regard des autres.

Une performance. Une présence. Une carte d'identité une et plurielle, en toutes lettres... persanes.

Bernard Magnier

ENTRETIEN AVEC MANI SOLEYMANLOU

«Le spectacle a commencé le jour où l'Iran m'a été arraché»



Bernard Magnier: Pouvez-vous nous raconter la naissance de ce spectacle?

Mani Soleymanlou: Le spectacle est né suite à une soirée au Théâtre de Quat'Sous à Montréal où j'étais invité à parler de mon pays de naissance. La soirée avait pour but de «découvrir un artiste québécois issu d'un milieu culturel»... Sous forme de carte blanche, je devais permettre aux spectateurs qui allaient être présents de «découvrir un artiste québécois», moi, «issu d'un milieu culturel», l'Iran. Donc devant une cinquantaine d'amis et collèques, j'ai lu, tout

simplement, debout à un lutrin, un texte sur ce pays auquel j'étais si souvent associé, en occurrence, mon pays de naissance. Cette soirée-là, j'ai lu, sans vraiment le savoir, la première version de ce qui aujourd'hui est devenu UN.

Mais j'ai la forte impression que le spectacle est réellement né bien avant. Une sorte de long prologue dont je ne réalisais pas l'existence jusqu'à très récemment, un spectacle qui a commencé à prendre forme le jour où mes parents ont pris la décision de quitter l'Iran, le jour où l'Iran m'a été arraché.

Au préalable vous aviez déjà «fréquenté» les théâtres, quelle a été votre première fois en scène?

J'avais douze ans, à Toronto, lorsque je suis monté en scène pour la première fois de ma vie, et j'ai eu le privilège de jouer Gaston, le méchant dans La Belle et la Bête de Walt Disney, à l'occasion du spectacle de fin d'année interprété par les plus vieux de l'école! J'ai eu un malin plaisir à jouer ce méchant ne sachant pas ce que la vie allait me réserver par la suite.

Quelques années plus tard, à l'âge de seize ans, j'ai été invité par le professeur de théâtre de mon école secondaire à faire partie de la troupe de théâtre de l'école! Grâce à ce même prof, j'ai appris l'existence de l'École nationale de Théâtre du Canada. Suite à mon secondaire et un passage à l'université où j'ai obtenu mon Baccalauréat en théâtre, j'ai tenté ma chance à l'École nationale, j'y suis entré, et me voilà devenu maintenant, un acteur professionnel, vingt ans après avoir enfilé le costume de Gaston!

Comme spectateur avez-vous quelques «grands» souvenirs?

Je me souviens de ma première expérience comme spectateur au théâtre. La pièce s'intitulait Jeune homme cherche femme désespérément! Une grosse comédie un peu vulgaire. J'avais seize ans, assis dans le noir parmi des centaines d'autres étudiants de notre école, la musique part, le rideau se lève et là je n'en crois pas mes yeux, je vois l'intérieur d'une maison sur scène! Tout y était : porte, canapé, cadre sur les murs avec photos, une table, avec des fruits, etc. J'étais émerveillé de voir que l'on pouvait recréer «la vie» sur scène de facon si juste et précise. J'ai ri pendant une heure et demi sans arrêt en me disant que j'avais bien hâte de me retrouver moi aussi. là sur scène, et de raconter « la vie ».

Et il y eut UN...

Je suis monté pour la toute première fois sur scène avec *UN* au festival OFFTA (le OFF du Festival TransAmériques) à Montréal en 2010. J'ai présenté une version de travail, en me disant que j'allais éventuellement retravailler cette version, pour en faire un «vrai» spectacle. Suite à cette série

de représentations, j'ai retravaillé le tout à l'automne 2010, lors d'une résidence offerte par le Théâtre du Grand Jour. La résidence m'a permis de réaliser que la version originale était la bonne et j'ai décidé de ne surtout pas défaire ou modifier tout le boulot initial. Le spectacle que vous verrez est finalement le même que cette «version» présentée en 2010.

L'HUMOUR EST ABSOLUMENT NÉCESSAIRE AU SPECTACLE

On rit beaucoup dans votre spectacle. L'humour y est très présent. Est-ce une approche qui s'est imposée dès le début de l'écriture?

Pour moi l'humour est absolument nécessaire pour le spectacle. Je sentais le besoin de traiter de l'Identité (un sujet qui peut parfois être épineux) avec humour parce que sinon je n'arrivais pas à me croire moi-même! Je ne pouvais pas prétendre en parler autrement. L'humour s'est imposé malgré moi.

L'humour et le rire sont des «outils» efficaces pour mieux (se) faire comprendre...

Effectivement. Pour moi, le rire permet, installe, une détente qui par la suite apporte une réceptivité peut-être plus aiguë, plus libre. En jouant constamment avec le rire, en faisant constamment des allers-retours entre le rire, la dérision, et le «drame», je sens pouvoir mieux me faire comprendre et ainsi pouvoir donner le poids nécessaire aux passages qui se veulent moins drôles. D'ailleurs, je ne m'en cache pas, cet humour devient clairement un procédé, un outil, ce qui au début était très drôle devient de plus en plus amer, acide, ce rire qui permettait une détente en début de spectacle devient presque une échappatoire pour le personnage sur scène.

Un état d'esprit que vous adoptez à la scène comme... à la ville ?

Parfois. Avec *UN*, cet état d'esprit est peutêtre mis sous la loupe, amplifié, théâtralisé! Ceci dit, je pense qu'il est important de parfois prendre du recul et de voir une situation, un problème, la vie, avec un regard autre, avec humour, avec légèreté. Cela me permet de prendre la distance nécessaire afin de mieux apprivoiser ma vie, de mieux la comprendre.

Peut-on rire de tout? Peut-on faire rire de tout?

Ultimement oui, mais pas n'importe comment. Je pense qu'il est important de faire attention à comment ce «tout» est traité. Comment on rend la chose drôle, ce que cela implique, pourquoi on la rend drôle, pourquoi on choisit l'humour pour en traiter. Dès lors, l'Artiste doit, d'autant plus, être conscient de la responsabilité qui vient avec cette liberté d'expression. L'Artiste doit être à l'écoute de la société à laquelle il s'adresse et il doit s'ajuster lorsque son discours fait autre chose que faire rire, si son but premier et ultime est de faire rire.

«JE NE SUIS PAS RÉELLEMENT SEUL EN SCÈNE»

Le choix d'être seul en scène... Une évidence? Un choix après avoir envisagé d'autres possibilités?

Une évidence! Bien honnêtement, je n'ai jamais envisagé la présence d'autres interprètes sur scène. C'est un choix qui s'est fait très naturellement vu la nature autobiographique de la pièce. Je pense aussi que je ne suis pas réellement seul en scène, que le public a un rôle très important. L'absence quasi totale du quatrième mur permet une relation directe avec le spectateur, ce qui fait de lui, en quelque sorte, un interlocuteur, l'autre personnage

Par contre, je songe parfois à la possibilité de faire jouer *UN* par un autre. Je jongle avec l'idée que cette histoire-là, la mienne, devienne une partition, que Mani devienne un personnage à part entière.

La confrontation à la scène et au(x) public(s) a-t-elle modifié le texte ? En quel sens ?

La confrontation n'a pas modifié le texte. Cependant, depuis 2009, certaines choses ont changé et moi aussi. Le Mani du texte de 2009 n'est plus le Mani qui sera sur scène au mois de mars. Je dois donc, légèrement,

modifier le texte sans enlever sa nature profonde. La deuxième partie du texte, de nature plus politique, fortement influencée par les élections contestées de Mahmoud Ahmadinejad en 2009, a dû être actualisée. Depuis, les Iraniens et Iraniennes ont eu la chance de retourner aux urnes. J'ai donc dû rajouter un peu de texte, clarifiant la situation politique iranienne actuelle.

Jouez-vous exactement de la même façon à Montréal et à Paris?

Oui... sauf quand il y a des Iraniens et des Iraniennes dans la salle. Un stress s'empare de moi, un stress que j'arrive à contrôler, mais pas à comprendre. Une sensation de non-légitimité, comme si je n'avais peut-être pas le droit de parler pour ce peuple, pour ceux et celles qui y vivent encore, ceux et celles qui y vivent encore, ceux et celles que je juge «sans liberté». Ce stress change sensiblement le ton du spectacle. Un changement que je ressens mais qui n'est pas visible pour le spectateur. Le spectacle perd légèrement de sa simplicité, le ton





devient parfois plus grave, parfois plus colérique. C'est un sentiment que je commence à bien contrôler, mais il m'a fallu plusieurs représentations afin de comprendre comment ce stress modifie le spectacle.

«C'EST MON HISTOIRE MAIS LA DIRE PERMET UNE DISTANCE ENTRE MOI ET MON DOUBLE»

Diriez-vous que votre spectacle est un spectacle « pour se dire » ou un spectacle « pour témoigner » ?

Un spectacle pour se dire... je pense. Oui, le spectacle est autobiographique, mais j'ai l'impression qu'il y a un recul que le «dire» permet. Oui, c'est mon histoire, mais je pense que la dire, la raconter, permet une distance entre moi et le personnage de Mani, entre le vrai Mani et son double. Ce recul est selon moi très important afin de permettre au texte de respirer et de résonner.

Le spectacle aurait-il pu naître à Ottawa? À Paris?

Peut-être, mais il m'a fallu un passage au Québec pour éveiller en moi toutes ces questions-là. Le Québec, de par son passé, porte en lui cette question identitaire. Le regard du Québécois envers «l'autre» m'a, en quelque sorte, poussé à me comprendre, à mieux me définir afin de permettre à l'autre de mieux me comprendre.

Auriez-vous pu faire ce spectacle n'importe

où? Dans n'importe quelle langue?

Let's go! N'importe où! Plus je voyage avec ce texte, plus je comprends sa nature universelle. Je n'aurais pas dit ça il y a quelques années, mais je commence à comprendre que ce que je pensais être mon histoire finit par résonner énormément chez «l'autre», peu importe les origines de la personne qui m'écoute, que ce soit dans le Grand Nord canadien ou bien à Paris. La question identitaire qui est à la base de *UN*, de mon travail, est un sujet brulant qui traverse les frontières.

La seule place où je ne pense pas pouvoir jouer? L'Iran. Mais qui sait, peut-être un jour...

«WAJDI MOUAWAD M'A PERMIS DE COMPRENDRE QUE C'ÉTAIT POSSIBLE...»

Parmi les artistes que vous appréciez quels sont ceux que vous considérez comme des «phares»? Qui ont, à des titres divers, influencé votre travail d'écriture? Votre travail scénique?

Il y a beaucoup d'artistes québécois qui m'ont influencé. J'ai eu la chance de travailler, de rencontrer et d'admirer le travail de beaucoup d'artistes que je respecte. Je peux en nommer quelques-uns: Brigitte Haentjens, Claude Poissant, Alice Ronfard, Wajdi Mouawad, Jérémie Niel...et il y a des artistes dont j'admire l'énorme talent tels Joël Pommerat et Ivo Van Hove.

Je dirais qu'il y a quelque chose dans la permission que Wajdi Mouawad s'est donnée de raconter son passé, de mettre en scène cette région-là du monde qui me touche beaucoup et qui m'a permis de comprendre que c'était possible. Dans le milieu théâtral montréalais, peu nombreux sont les artistes d'origine étrangère qui réussissent à faire le métier. Wajdi nous a, en quelque sorte, ouvert la voie et a changé la palette de couleur du milieu théâtral québécois.

Après toutes ces escales, lorsque vous dites «chez moi» de quel lieu parlez-vous?

Montréal... pour l'instant!

****UNE RELATION AMOUR-HAINE AVEC L'IRAN**

Quelles relations entretenez-vous avec l'Iran? Y allez-vous régulièrement?

J'entretiens une relation amour-haine avec l'Iran. J'y suis allé il y a seize ans et jamais depuis. Il y a une partie de moi qui souhaite un jour y retourner et une partie de moi qui a peur d'être déçue. J'entretiens surtout une relation basée entièrement sur mes souvenirs d'enfance. J'aurais peur de briser l'image que j'ai de cet Iran que je connaissais quand j'étais plus jeune. J'ai peur d'y aller et de me sentir étranger même dans mon pays de naissance

Avez-vous des liens avec les artistes iraniens contemporains?

J'ai très peu de liens avec les artistes iraniens contemporains. Dans le milieu théâtral québécois, il n'y a en a pas. J'ai eu la chance de rencontrer, lors des représentations de *UN* à Montréal, quelques artistes iraniens que je ne connaissais pas avant. Je dois dire qu'honnêtement, non seulement je n'en connais pas, mais je ne cherche pas non plus à faire un lien avec des artistes iraniens contemporains. Peut-être si j'en côtoyais plus...

Quel regard portez-vous sur le travail de Mariane Satrapi?

Marjane Satrapi a su mettre en image l'esprit d'une bonne partie de la diaspora iranienne. Ce qu'elle a fait pour nous, Iraniens errants de l'Iran, est énorme. Elle nous a permis de voir notre histoire. Grâce à son art, elle a pris la parole pour des millions d'Iraniens et d'Iraniennes, et a également montré au reste du monde ce qu'a vécu un peuple.

Pour ma part, je sais que *UN* est en quelque sorte MA version de *Persépolis*, qu'inconsciemment, le travail de Satrapi m'a permis de trouver le ton juste et personnel afin de mettre en scène cette histoire qui est la mienne.

Qu'en est-il du cinéma d'Abbas Kiarostami ou de Mohsen et Samira Makhmalbaf?

Malheureusement, je dois dire que je connais très peu le cinéma iranien, la musique iranienne, la poésie et la littérature iraniennes. Je ne m'y suis jamais intéressé. Je commence à peine à effleurer cette culture-là qui est quelque part la mienne, mais qui est en même temps si loin de moi.

Et pour finir une question qui m'a été dictée par un vieil épistolier... « mais comment peut-on être... Mani » ?

Je pense profondément que la quête est plus importante que l'«être». Le «comment» est plus précieux que le résultat. On n'est jamais, on ne fait que devenir.

propos recueillis en décembre 2013





«L'Iran, on me l'a arraché. En France, j'étais Iranien. A Toronto, j'étais pendant quelques temps un Français-Iranien ensuite Canadien that became Canadian. A Ottawa, j'étais un Torontois-Français-Iranian. A Montréal, je suis un Torontois-Arabe-Iranien qui a vécu en France et à Ottawa... Et aujourd'hui, on me dit « eille mon gars t'es Québécois » !!! Je ne sais plus. »

Mani Soleymanlou

«Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du Ciel: vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais au Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi: les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel, nuancé de mille couleurs, qui m'entourait ; si j'étais aux spectacles, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure: enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux: «Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. » Chose admirable! je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge: je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare; et, quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement: libre de tous mes ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique: car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche.

Mais, si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement: «Ah! ah! Monsieur est Persan? C'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan?»

Lettre XXX, Montesquieu, Les Lettres persanes, 1721

«Les chaises, tournées vers l'estrade, dossiers à la salle, forment des rangées régulières, toujours augmentées, comme pour une salle de spectacle

[...] Il y a maintenant beaucoup de personnes invisibles sur le plateau.»

didascalies, Eugène Ionesco, Les Chaises

«Le nombre des chaises apportées sur le plateau doit être important: une quarantaine au moins; davantage si possible (...) Le plateau est envahi par ces chaises, cette foule des présences absences ». note des didascalies, Eugène Ionesco, Les Chaises

AUTOUR DU SPECTACLE

MERCREDI 19 MARS À 17 H 30 : RENCONTRE D'ÉMILE LANSMAN **AUTOUR DU THEÂTRE AUTOBIOGRAPHIQUE**

Choisir la scène pour raconter sa vie, son parcours, les événements dramatiques (ou fantastiques) que l'on a vécus : cette forme théâtrale n'est pas neuve mais retrouve tout à coup ses lettres de noblesse avec un succès étonnant.

À partir du spectacle UN et en complicité avec l'auteur Mani Soleymanlou, Émile Lansman et quelques comédiens proches du TARMAC s'interrogeront (à travers la lecture d'extraits de pièces récentes) sur les raisons qui poussent des auteurs et/ou comédiens à mettre à nu une part de leur histoire et de leur intimité, sur ce que le public attend de ce dévoilement et sur la frontière parfois imperceptible entre vérité, image restituée de la vérité et fiction.

Au programme (sous réserve): Le passage (Fadwa Souleimane), Deux (Mani Soleymanlou), Le voyage égaré (Aurélie Namur), Noeuds papillon (Marie-Eve Huot), Fille de... (Leïla Anis), Childéric (Éric Durnez), Papa Alzheimer (Luc Tartar), L'escalier (Dominick Parenteau-Lebeuf), etc.

MERCREDI 19 MARS, À L'ISSUE DE LA REPRÉSENTATION, RENCONTRE « EN ÉCHO »

animée par Bernard Magnier avec Mani Soleymanlou, auteur et interprète

TARIFS

20€ tarif plein

14€ tarif réduit

habitants 20°, 19°, Les Lilas, Bagnolet, Le Pré Saint-Gervais, Pantin, seniors, étudiants, demandeurs d'emplois, intermittents, adultes accompagnants pour spectacles jeunes publics, abonnés de structures culturelles partenaires, groupes de plus de 5 personnes

5€ le Mini prix du Jeudi après-midi

Parce qu'il nous est essentiel de permettre au plus grand nombre d'accéder à nos spectacles, nous ouvrons en grand nos portes pour un mini tarif sans distinction d'âge, de catégorie sociale, de lieu d'habitation, de revenus pour un réel décloisonnement des publics

POUR RÉSERVER

Sur notre site www.letarmac.fr (paiement sécurisé)

Par téléphone 01 43 64 80 80. Toute réservation téléphonique est immédiatement réglée par carte bancaire. Sur place, du mardi au vendredi de 16 h à 20 h et les samedis de spectacle dès 14 h



159 avenue Gambetta 75020 - M° St Fargeau - renseignements / réservations 01 43 64 80 80 - www.letarmac.fr 342 479 821 R.C.S. Paris - Licence d'entrepreneur de spectacles 1052228 - 1052085 - 1052086 - 1053875

Contact presse Pierre Laporte Communication / Pierre Laporte / info@pierre-laporte.com / 01 45 23 14 14

Directrice de la publication Valérie Baran / rédaction Bernard Magnier / conception Atelier Pascal Colrat, assisté de Emile Omnès / Photos intérieures Productions Lombric/impression Atelier 30 (Champigny sur Marne)

Le TARMAC s'engage auprès de l'association H/F afin de veiller à l'égalité hommes / femmes dans l'art et la culture















